

SEULE

Les institutrices, celles de ces villages bien entendu, pauvres femmes, quelle tristesse leurs vies ! Je parle de celles d'autrefois évidemment car aujourd'hui il n'y a plus d'institutrices. Il n'y a plus d'enfants, alors il ne peut plus y avoir d'institutrices. En fait il n'y a plus d'enfants parce qu'il ne reste plus de femmes pour les mettre au monde. Il ne reste ni femmes, ni hommes, ni enfants, ni rien. Juste des ruines et des champs sans culture, un si grand abandon que la mort elle-même prend peur devant l'ampleur de cette désolation. La silhouette du squelette vêtu de son linceul noir paraîtrait elle-même aimable si on la découvrait assise, la faux à son côté, au milieu des ruines d'un village désert... Mais l'effroyable squelette a fui lui aussi : il n'a plus rien à faucher.

Comme les temps changent ! Comme ils changent ! Il y a trente ans, un millier de villages, dispersés dans ces montagnes, bouillonnaient de vie ; maintenant, la mort elle-même a déserté la moitié d'entre eux.

Alors – quand il y avait des gens – chaque petit village, aussi minuscule fût-il, avait son école et chaque école, sa maîtresse. Je dis « maîtresse » et non « maître » parce que c'étaient presque toujours des femmes qui s'en occupaient.

Quelles vies ! Vous imaginez ? Une jeune fille, née et élevée dans le chef-lieu de la province ou dans une petite ville de la plaine, est envoyée à dix-sept ou dix-huit ans à peine dans un village lointain. Ses parents n'étaient ni riches ni pauvres : des agriculteurs un peu aisés, des petits commerçants, des artisans ou des employés du chemin de fer. Ils vivaient dans une petite maison en ville, une petite maison ordinaire, mais bon, avec tout ce dont disposait ce genre de maison il y a déjà plus de trente ans : l'eau courante, une salle de bain, l'électricité, etc.. La jeune fille a fait ses études dans une école tenue par des religieuses. Vous me comprenez : l'uniforme, la petite jupe plissée, un peu de naïveté, la piété, les joues promptes à rougir, les sujets tabous, un certain sentiment de supériorité de classe teinté de ruralité, les amies... enfin, tout ce qu'on trouvait dans les écoles de sœurs. Ensuite, l'école normale et hop, en route pour le village ! De la jupe plissée, de sœur Joséphe et de l'Adoration du Saint-Sacrement chaque premier vendredi du mois aux draps de chanvre qu'on lave une fois par an, aux étables, aux vaches sur le point de vêler et au Bon D... de m... ponctuant tous les cinq mots les discussions violentes. C'était un changement trop considérable.

Elles s'en apercevaient dès le premier jour. Le voyage était comme une espèce de rite initiatique qui les préparait à ce qui les attendait. À Huesca ou à Barbastro, elles prenaient le car en direction des montagnes. Elles se mettaient en route, soignées, pimpantes, pomponnées. Peut-être légèrement maquillées : du rouge sur les lèvres et quelques touches de fard sur les joues. Le petit manteau de cheviotte bien boutonné, les chaussures

avec un brin de talon, pas trop haut, la valise, un soupçon de parfum, le serre-tête... : on voyait tout de suite que c'étaient des institutrices. Elles étaient un peu anxieuses : le voyage, leur première affectation, comment serait le village, dans quelle maison logeraient-elles, de combien d'enfants devraient-elles s'occuper, enfin tout ce que l'on ressent chaque fois que commence une nouvelle étape de la vie.

Une heure ou deux après être montées dans l'autocar, elles n'étaient déjà plus les mêmes. Elles avaient déboutonné leur manteau. Avec leur petit mouchoir parfumé elles se nettoyaient le visage devenu d'une pâleur mortelle, elles suaient en endurant ce qui leur semblait être leur dernière heure. Peut-être n'avaient-elles jamais fait un aussi long voyage et encore moins par d'aussi mauvaises routes : la nausée leur était inconnue. Elles vomissaient par la fenêtre sous le regard compatissant des villageois qui chuchotaient entre eux : « Ces institutrices, les pauvres, elles ne sont pas habituées ! » Après avoir vomi, la sensation d'angoisse s'apaisait un peu mais les montagnes continuaient. Une, puis une autre, puis encore une autre, on aurait dit qu'elles ne finissaient jamais. De temps en temps, suspendues au-dessus des précipices ou sur un versant, elles apercevaient un hameau aux maisons sombres : celui où elles allaient serait peut-être identique.

Enfin, le car arrivait à son terminus. Il s'arrêtait à Ainsa, Boltaña, Biescas ou Graus et l'institutrice épuisée, les yeux cernés, descendait. Elle n'était pas encore arrivée à destination. Elle prenait sa petite valise et se dirigeait vers un autre car, plus

petit, qui partirait bientôt, ou vers un taxi. Elle se remettait en route. Maintenant la chaussée était encore plus étroite, les montagnes plus hautes et les vallées plus resserrées. L'heure du repas était déjà passée. Elle n'avait pas mangé. Mais elle n'avait pas faim. Pour finir, dans un village insignifiant aux maisons tristes, avec une boutique au bord de la route, elle entendait la voix du conducteur : « Mademoiselle, nous sommes arrivés ». Elle descendait du car un peu désemparée. Elle ne savait pas à qui s'adresser. Les villageois la regardaient avec curiosité. Elle entra dans le commerce et demandait. Un petit homme dont la présence lui avait échappé venait à sa rencontre depuis la pénombre d'un recoin du magasin :

« Bonjour, vous avez fait bon voyage? Ah, ces routes! Mauvaises, n'est-ce pas? Mauvaises, ça oui, mais au moins on peut y circuler en bus, parce que d'ici jusque là-haut ce n'est pas possible, enfin, allons-y avant qu'il ne fasse nuit. »

Le commerçant, devant le visage surpris de la jeune fille, lui expliquait que cet homme était le facteur du hameau où elle avait été affectée. Il l'accompagnerait. « Il est descendu avec deux ânesses car il savait que vous veniez. Ce sont les deux bêtes que vous avez vues attachées aux anneaux de fer devant la boutique. Elles sont très dociles, oui, très douces, vous pouvez être tranquille. Il ne vous arrivera rien. »

Ils sortent de la boutique. L'homme charge la valise sur l'un des ânes et invite l'institutrice à monter sur l'autre. Quelle horreur! À dos d'âne! Elle n'a jamais voyagé à dos d'âne. Ça lui fait peur. « Non, non, merci bien, je préfère aller à pied.

– Comme vous voudrez, mademoiselle, mais le chemin est très long et caillouteux. Vous risquez de vous fatiguer.

– Non, non, je vous remercie, je vais aller à pied. »

L'homme aux ânes sourit avec malice et n'insiste pas. Cela fait des années qu'il entend la même chose. Il sait que dans une heure, lorsqu'il renouvellera l'invitation, elle sera mieux accueillie. Ils se mettent en route. L'air frais égaie un peu la jeune fille. Ils parlent. Elle pose des questions sur le hameau. Il y répond et s'intéresse aux choses de la ville. Peu après apparaissent les premiers signes du travail destructeur des petits souliers à talons sur les pieds de la maîtresse. La peau se décolle, une plaie apparaît puis une autre. La côte est raide. Le jour décline. Ils ne parlent plus. Il n'est pas nécessaire de renouveler l'invitation à monter sur l'âne. Ils s'arrêtent un moment puis la jeune femme dit qu'elle n'en peut plus. Elle monte sur l'âne, ça lui est égal de ne jamais l'avoir fait auparavant, tout sauf continuer à sentir la douleur causée par les blessures aux pieds qui s'ouvrent et se creusent à chaque pas. Il fait déjà nuit lorsqu'ils entrent dans le hameau. Les chiens aboient. Il n'y a pas de lumière dans les rues ni dans les maisons. L'institutrice ne parvient pas à se faire une idée précise du paysage, ni des rues ni des habitations. Tout lui semble étroit et sombre. Rien de plus. Elle est très fatiguée.

Ce que je viens de vous raconter arrivait à presque toutes les institutrices qui se rendaient dans les villages. Seuls les détails variaient. Parfois il manquait l'homme aux deux ânes et elles devaient porter leur valise sur des sentiers accidentés. Quelquefois, les parents de la jeune fille l'accompagnaient jusqu'au hameau lors de son premier voyage et repartaient le lendemain, accablés par la peine d'avoir laissé leur fille dans ce village triste et reculé. J'ai également entendu l'histoire d'une

jeune fille qui se perdit dans les montagnes et erra pendant deux jours dans les bois avant qu'un berger la trouve. Dans tous les cas quand elles atteignaient le petit patelin éloigné, les sensations des jeunes femmes étaient similaires : un tressaillement, une peur diffuse, un froid sentiment d'abandon.

Je vais vous raconter ce qui est arrivé à l'une d'elles il y a trente ans. C'était une très jeune femme, elle n'avait pas encore vingt ans. D'une famille d'agriculteurs aisés, elle venait d'une grosse bourgade de la plaine. Elle avait passé une grande partie de sa vie dans un pensionnat de religieuses et partit à la montagne le cœur joyeux : peut-être pensait-elle y trouver une plus grande liberté que celle dont elle avait joui jusqu'à présent. Elle arriva par une nuit douce de septembre et se présenta au maire, un éleveur de brebis d'une cinquantaine d'années. Elle lui demanda où elle pourrait loger et l'homme lui dit qu'il n'y avait pas d'auberge dans ce hameau.

« L'institutrice de l'an dernier logeait chez un particulier. Je ne sais pas s'ils voudront vous prendre cette année mais ça ne coûte rien d'essayer, si vous voulez je vous accompagne. »

Le maire prit une lampe à huile et s'engagea dans une rue en pente couverte de crottes de mouton. La jeune fille le suivait avec sa valise. Tout était nouveau pour elle : les murs, les rues, les odeurs et l'air lui-même lui parurent différents de ce qu'elle connaissait. Ils arrivèrent à destination, l'homme parla avec la maîtresse de maison et la jeune fille s'installa dans la chambre que l'institutrice précédente avait occupée. Elle dîna, se coucha et ne put jamais se souvenir d'aucun détail de cette première nuit car la fatigue l'empêcha de retenir quoi que ce soit.